

PETITE BIBLIO
PAYOT
CLASSIQUES

ANTONIO GRAMSCI **L'HÉGÉMONIE CULTURELLE**



« Il arrive dans l'art politique ce qui arrive dans l'art militaire. »

Pour conquérir le pouvoir, il faut d'abord prendre l'opinion publique, donc la culture. La politique se joue autant dans les esprits que dans les urnes.

Antonio Gramsci (1891-1937) est le grand théoricien de cette hégémonie culturelle qui passe par une lente préparation idéologique au sein de la société civile. Les idées doivent infuser dans les esprits, ériger en « sens commun » les valeurs que l'on défend, afin d'organiser une idéologie dominante, partagée par le plus grand nombre. Du temps de Gramsci, cela passait déjà par l'école, la presse, l'Église ou les syndicats ; aujourd'hui, s'y adjoignent les associations, les think tanks, les médias et les réseaux sociaux. Qui remporte la bataille des idées, ouvre les portes du pouvoir.

Antonio Gramsci

L'hégémonie culturelle

*Traduit de l'italien
par Françoise Bouillot*

Choix de textes, préface et notes
de Jean-Yves Frétygné et Baptiste Colmant

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Cet ouvrage porte le numéro 1275 dans la collection
« Petite Bibliothèque Payot »

Couverture : Illustration : © Fred Sochard
Conception graphique : Sara Deux

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024,
pour la présente édition poche

ISBN : 978-2-228-93668-2

PRÉFACE

Les trois prisons de Gramsci

Longtemps, la vie d'Antonio Gramsci (1891-1937) est restée mal connue en France. La connaissance de son œuvre passait alors principalement par ses interprètes, détachée du terrain intellectuel, social et politique de l'Europe des années 1910-1930 d'où elle est issue. Si aujourd'hui les lecteurs francophones disposent de deux biographies¹ leur permettant de remédier à ce grave défaut d'interprétation hors-sol de ses écrits, on se doit de rappeler les grandes lignes d'une existence² qui se caractérise par la dilatation de son horizon intellectuel et par le

1. Jean-Yves Frétigné, *Antonio Gramsci. Vivre c'est résister* (2017), Paris, Armand Colin, 2024 ; et Romain Descendre et Jean-Claude Zancarini, *L'œuvre-vie d'Antonio Gramsci*, Paris, La Découverte, 2023.

2. Pour plus de détails, voir la chronologie de la vie de Gramsci en fin d'ouvrage.

combat visant à s'émanciper d'une triple prison, afin de mieux comprendre sa pensée.

En 1911, Gramsci quitte la Sardaigne provinciale et rurale où il a vécu jusqu'à l'âge de 20 ans. Il découvre à Turin la civilisation urbaine et capitaliste d'un État-nation encore fragile. Dans la capitale du Piémont, le jeune étudiant se confronte au meilleur de la pensée libérale, au syndicalisme ouvrier le plus avancé, à la culture savante et populaire la plus développée, dont il se fait l'interprète subtil dans les nombreux articles qu'il écrit pour les quotidiens socialistes. Grâce à ses lectures – Croce et Gentile, qui l'ouvrent à la pensée de Hegel et de Marx – et à la faveur de ses études, inabouties, en linguistique, il fait sienne une philosophie historiciste attentive à la nécessité de traduire les concepts marxistes et léninistes pour les adapter aux conditions de l'Italie de son temps.

Toujours à Turin, il vit avec un enthousiasme bien peu critique la révolution bolchévique et se fait le théoricien de *L'Ordine nuovo*, seule expérience de soviets réalisée en Italie à l'été 1920. À cette date, Gramsci a déjà rompu avec les principes du libéralisme sans avoir jamais été lié à ceux de la démocratie parlementaire. Après avoir adhéré au

Parti communiste d'Italie (PCI¹) fondé en janvier 1921, il devient un agent de l'Internationale communiste (IC).

De juin 1922 à décembre 1923, il vit à Moscou, puis à Vienne jusqu'en mai 1924. En Russie, où il est rapidement hospitalisé, il rencontre la femme avec laquelle il aura deux fils mais sans avoir jamais le bonheur de connaître le second. Le jeune provincial devenu un penseur de stature nationale est désormais une figure de l'IC. À son retour en Italie, il est élu député et prend la direction du PCI qu'il dote d'un programme intelligemment adapté à la situation politique du moment, sous le signe de la réaction fasciste. Bolchevik convaincu, il se montre inquiet de la dérive bureaucratique qui menace le Parti communiste de l'Union soviétique et l'IC qui lui est inféodée.

Adversaire redouté du régime de Mussolini, il est arrêté par la police le 8 novembre 1926. Condamné à une peine de vingt ans d'emprisonnement, il est incarcéré dans différentes maisons d'arrêt prétendument médicalisées. Le 8 février 1929, il commence la rédaction des

1. Du vivant de Gramsci, le le PCI se nommait Parti communiste d'Italie.

Cahiers de prison. C'est sa manière de résister à la privation de liberté mais aussi de continuer à exister politiquement non seulement face aux fascistes mais aussi face à son parti qui l'a abandonné à son triste sort¹. Au fil des pages, revenant souvent sur le métier, il couche ses réflexions sur le passé et le présent. Aux antipodes du slogan « classe contre classe » alors défendu par Moscou, il œuvre à bâtir une large alliance politique et à promouvoir une conception du monde qui puisse s'imposer face à celle portée par le capitalisme. Il comprend que l'heure n'est pas à la prise par la force d'un nouveau Palais d'Hiver mais qu'il faut désormais mener une lutte culturelle et politique de longue haleine, semblable à la guerre de position vécue par les soldats de la Grande Guerre. Ce programme d'une conquête hégémonique de la société civile lui vaut l'hostilité des autorités soviétiques et de celles du PCI qui leur sont alors asservies. S'il n'est pas écouté de son vivant, il inspirera, avec plus ou moins de réussite, la stratégie du communisme occidental après la Seconde Guerre mondiale.

1. Il reproche à son parti d'avoir par trois fois empêché qu'il ne soit libéré.

Prisonnier de son corps malade – il souffre depuis l'enfance du mal de Pott –, prisonnier des geôles fascistes, Gramsci est aussi prisonnier du communisme réel hostile à sa personne et à sa philosophie de l'histoire. Aussi, au terme d'une vie de combat, décide-t-il de se retirer dans « sa coquille sarde », selon sa propre formule. Ce retrait signifie-t-il l'échec de son idéal révolutionnaire internationaliste ou est-il la traduction de sa guerre de position pour se libérer de ses prisons ? À chacun d'en décider.

Du communisme italien à la droite française

La mort de Gramsci en 1937 n'entraîne cependant pas la disparition de sa pensée, qui constitue à partir des années 1950¹ une source d'inspiration majeure pour les théories politiques en Italie mais aussi en France.

À quatre jours du premier tour de l'élection présidentielle de 2007, le candidat-président

1. La publication, entre 1948 et 1951, des six volumes thématiques des *Quaderni del carcere* sous la direction de Palmiro Togliatti et de Felice Platone constitue une étape décisive dans la diffusion du gramscisme.

Nicolas Sarkozy affirme : « Au fond, j'ai fait mienne l'analyse de Gramsci : le pouvoir se gagne par les idées. C'est la première fois qu'un homme de droite assume cette bataille-là¹. » Cette déclaration marque le grand retour de Gramsci dans les débats politiques français. En convoquant la figure du révolutionnaire italien, il entend « fermer la parenthèse de Mai 68² », encourager la « refondation idéologique³ » de la droite pour « imposer les termes du débat politique⁴ » et remporter la bataille des idées. Sarkozy n'est pas la première personnalité de droite à citer Gramsci. Pour cette famille politique, l'instrumentalisation de ce nom est ancienne avec pour dessein « d'assécher⁵ » le Front national en s'emparant de ses thèmes de

1. « Sarkozy : Le vrai sujet, ce sont les valeurs », *Le Figaro*, 18 avril 2007, p. 7.

2. Jean-Marc Gonin, « La bataille des idées gagnée par la droite », *Le Figaro Magazine*, 19 mai 2007, p. 42.

3. Jean d'Ormesson, « Un président pour rassembler », *Le Figaro*, 7 mai 2007, p. 6.

4. Jérôme Sgard, « Nicolas Sarkozy, lecteur de Gramsci. La tentation hégémonique du nouveau pouvoir », *Esprit*, n° 336, juillet 2007, p. 15.

5. Jean d'Ormesson, « Un président pour rassembler », art. cité.

prédilection : la sécurité, l'immigration et les conditions de vie dans les banlieues.

La référence sarkozyste à Gramsci est remarquée parce qu'elle a surpris le monde politique, d'autant que le champion de l'UMP n'est pas familier de la pensée du philosophe italien, contrairement à son conseiller Patrick Buisson. « Lecteur assidu de Gramsci¹ », ce dernier revendique sans ambages la paternité de cette reprise décontextualisée de l'hégémonie culturelle gramscienne. Simplification excessive et réduction d'un concept à une simple *méthode* de conquête du pouvoir ? Tous les observateurs en conviennent mais cela ne doit pas faire oublier qu'il existe une appropriation sérieuse et ancienne du gramscisme par la droite radicale, à commencer par Alain de Benoist et la Nouvelle Droite².

Durant la seconde moitié de la décennie 2000, l'instrumentalisation droitrière de Gramsci n'est donc pas une nouveauté. Elle

1. Jean-Loup Bonnamy, « Gramsci : la culture, l'arme atomique pour la conquête du pouvoir », *Le Point* [en ligne], 15 mars 2018.

2. Alain de Benoist, *Les idées à l'endroit ?*, Paris, Éditions libres Hallier, 1979.

connaît une vigueur accrue pour séduire une opinion publique jugée trop longtemps influencée par les idéaux de gauche. Ce combat métapolitique, reposant sur le constat que la conquête des esprits précède le succès électoral, est encore au cœur du projet de Marion Maréchal lorsqu'elle décide, en 2018, de fonder son institut privé de sciences politiques. Elle explique être « en train de suivre aujourd'hui les recommandations d'un certain Gramsci. [...] Gramsci sans la lutte des classes. Gramsci sans l'idéologie de la gauche, mais Gramsci pour la *méthodologie* de conquête du pouvoir¹ ». Cet usage intéressé fait d'autant plus brèche dans les esprits que le penseur italien est plutôt délaissé par la gauche française.

Une longue éclipse à gauche

Alors qu'elles auraient pu en être des héritières naturelles, les formations politiques de

1. Intervention de Marion Maréchal (ex-Le Pen) à la conférence *Les invasions barbares. Souveraineté et pouvoir* organisée par la Liguria d'auteur, à Montemarcello (Ligurie, Italie), le 12 juillet 2018. C'est nous qui soulignons.

gauche ont longtemps négligé sa pensée. Un paradoxe souligné par André Tosel à l'occasion de la première rencontre universitaire organisée en France sur Gramsci. Tandis que le Mur de Berlin vient de tomber, ce qui aurait pu être l'occasion d'une critique marxiste du communisme réel¹, ce colloque marque la « prise de congé² » de Gramsci en France.

Durant la décennie 1990, les théories du penseur italien sont victimes d'une contre-révolution conservatrice, dont un des buts est d'enterrer le marxisme au nom de la lutte antitotalitaire. Menée avec efficacité par les « nouveaux philosophes », ce mouvement de réaction connaît un fort écho médiatique et contraint le marxisme à un repli sur la sphère

1. Gramsci bénéficie en effet d'une « mémoire positive » car éloigné des affres de la stalinisation dont il a, dès 1926, dénoncé les dérives. Voir Jean-Numa Ducange, « Gramsci et Luxemburg actuels ? Portrait croisé de deux traditions marxistes », in Marie-Claire Caloz-Tschopp et al. (dir.), *Rosa Luxemburg, Antonio Gramsci actuels*, Paris, Kimé, 2018, p. 141.

2. André Tosel, *Étudier Gramsci. Pour une critique continue de la révolution passive capitaliste*, Paris, Kimé, 2016, p. 8.

académique¹, avec pour conséquence une audience limitée. Gramsci ne disparaît toutefois pas complètement du débat public. Au milieu de la décennie 2000, le concept d'hégémonie culturelle offre ainsi une grille de lecture du projet de Constitution européenne analysée comme une « révolution passive² » imposée à un peuple en dépit de son refus exprimé dans les urnes.

Délaissé par la gauche française, ignoré par les conservateurs, instrumentalisé par l'extrême droite, Gramsci connaît donc un *revival* à partir de 2007. La bataille des idées pour remporter l'hégémonie culturelle est sur toutes les lèvres, et la campagne présidentielle de 2017

1. Razmig Keucheyan, « Mille Marxismes », in Christophe Charle et Laurent Jeanpierre (dir.), *La vie intellectuelle en France*, t. 3 : *Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Points, 2019, p. 278.

2. André Tosel, « L'Union européenne ou un hybride à vocation sub impériale dans le capitalisme mondialisé », *Revue française d'histoire des idées politiques*, vol. 1, n° 43, 2016, p. 148. Une critique étayée par le concept gramscien de césarisme est proposée en particulier par Cédric Durand et Razmig Keucheyan, « Vers un césarisme européen », *Le Monde diplomatique*, novembre 2012, p. 3.